

Les Cahiers Anne Hébert

Avant-propos à *Anne Hébert. Vivre. Biographie*

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 15, 2018

Anne Hébert, le centenaire : réception, traduction, enseignement de l'œuvre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110963ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110963ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre Anne-Hébert

ISSN

1488-1276 (imprimé)

2292-8235 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2018). Avant-propos à *Anne Hébert. Vivre. Biographie. Les Cahiers Anne Hébert*, (15), 31–38. <https://doi.org/10.7202/1110963ar>

Résumé de l'article

Le texte qu'on lira ici est l'avant-propos d'une biographie d'Anne Hébert à paraître aux éditions du Boréal.

© Marie-Andrée Lamontagne, 2018



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Avant-propos à *Anne Hébert. Vivre. Biographie*

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Résumé : Le texte qu'on lira ici est l'avant-propos d'une biographie d'Anne Hébert à paraître aux éditions du Boréal.

Mots-clés : Anne Hébert, Biographie, Paris, *Tombeau des rois*, Musique.

C'est une rue somme toute paisible que la rue du Bac, dans le 7^e arrondissement. Là comme ailleurs dans Paris les voitures ont pris beaucoup de place avec le temps, mais au milieu des années 1980, on pouvait remonter lentement cette rue à l'heure du déjeuner, en admirant les façades de pierre qui la bordaient, et se dire : voici Paris.

Régulièrement le numéro 117 s'animait. À l'époque, les Services culturels de la Délégation générale du Québec y étaient installés. Une grande vitrine attirait le chaland en fonction de l'évènement du moment. Ce jour-là, en frise, en éventail, mais pas en piles, qui auraient donné à l'étal des airs de supermarché, des dizaines et des dizaines d'exemplaires de *Poèmes*, dans le cadre rouge des éditions du Seuil. Les couvertures démultipliées derrière la vitre avaient quelque chose d'exubérant. C'était joyeux.

Vers 18 heures, le public a commencé à arriver. Il était dirigé vers une petite salle en sous-sol. Il prenait place, toujours plus nombreux, toujours plus dense. Sur la scène, un piano, un banc, des partitions. Le récital a débuté. Il se déroulerait en l'absence d'Anne Hébert, qui s'était fait excuser. On comprenait. Chacun savait qu'elle n'aimait pas particulièrement les apparitions publiques.

Le pianiste Roger Bellemare avait récemment mis en musique les poèmes du *Tombeau des rois* et de *Mystère de la parole*. Il est apparu sur scène, s'est mis au piano. Les notes, les vers, le chant ont monté, lents, droits, recueillis. C'était grave, c'était magnifique. Tous savouraient le moment.

Tous?

Pas le mignon petit garçon de trois ans que voici. Au début, saisi par la musique, il était demeuré attentif pendant au moins, disons, trente longues minutes. Maintenant il gigotait. Encore quelques instants, et il était évident qu'il émettrait des sons, dont nul ne pouvait prédire la nature ni l'ampleur. Il fallait agir.

Le bambin avait une mère. Celle-ci avait pris soin de se mettre avec lui au fond de la salle, près de la porte. Sage précaution. Elle l'a pris par la main, ils sont sortis.

La mère ne voulait pas renoncer au récital. Ces poèmes-là, elle les connaissait par cœur. À l'adolescence, dont elle était du reste à peine sortie, elle se les récitait de mémoire – en foulant le tapis de feuilles mortes dans les bois, en écoutant chanter le ruisseau gonflé par la fonte des neiges, en sortant à l'aube pour entendre les tout premiers chants d'oiseaux, en somme en apprenant à vivre.

Et puis ce récital, elle avait un peu participé à sa réalisation en tant que petite main des Services culturels. C'est elle qui avait disposé les exemplaires de *Poèmes* dans la vitrine. C'est elle qu'on avait envoyée dans Paris pour écumer les marchands de musique faisant de la location d'instruments et donner un banc à ce piano dont disposaient déjà les Services culturels, mais pas le banc, allez savoir pourquoi. Tâche plus difficile qu'il y paraît : les pianos de concert en location sont fournis avec un banc, mais louer un banc de piano seul se révèle plus compliqué. Il faut éplucher l'annuaire du téléphone, se renseigner. Et pas n'importe quel banc, avait prévenu la collègue des Services culturels : un banc de piano de concert. Elle avait cherché. Elle avait trouvé, rue Monge. S'était déplacée pour examiner l'objet chez le marchand. Dans l'après-midi, on avait livré rue du Bac le fameux banc-du-piano-de-concert.

Donc ne pas s'éloigner. Ainsi la mère pourra entendre jusqu'au bout la rumeur du récital. Mais ne pas rester trop près, pour éviter le tumulte d'une irruption soudaine de cris d'enfant. Ce corridor, là, où mène-t-il? On y sera tranquille. L'enfant ne veut pas. Il a envie d'aller voir de l'autre côté. Pas si vite, mon garçon. Elle le retient fermement par la main. Elle tire. Il résiste. Elle avance. Ils y vont. Stupeur. Elle s'immobilise.

On lui a installé un fauteuil dans les coulisses. De la femme assise, la mère ne voit que le dos et, surtout, les cheveux retombant sur la nuque, d'un beau gris lustré. Aucun doute possible, c'est Anne Hébert, qui s'est installée là pour écouter le récital bien tranquillement. Elle ne s'est même pas retournée à l'arrivée de la mère et du fils, mais la première comprend rapidement qu'ils sont de trop et ne doivent pas s'attarder. À pas comptés, ils s'éloignent.

À chacun sa scène primitive. Celle-ci l'est pour moi, qui signe aujourd'hui la biographie de la dame réfugiée dans les coulisses. Ce jour-là, même si ce ne devait être encore que très confusément, je crois avoir saisi l'enjeu au cœur de cette scène. D'un côté, Anne Hébert, son art, ses exigences. De l'autre, les honneurs, une mise en musique austère et qui élève, l'amour, voire la dévotion, des lecteurs. Et le choix de celle-ci de se tenir à l'écart pour mieux entendre l'honneur rendu aux poèmes. Et sans doute cette scène, après divers oublis et détours, est-elle à l'origine du désir impérieux que j'ai eu d'écrire la biographie de cette femme il y a maintenant plus de dix ans. À cette scène s'est ajoutée l'intuition que ce faisant j'obtiendrais peut-être une réponse à la question que se pose quiconque a fait du verbe écrire un verbe intransitif : comment vivre et être écrivain? Cette question d'ordre éthique autant qu'esthétique et qui peut même donner lieu à une poétique, j'ai voulu me la poser à

travers celle qui me semblait y avoir répondu par sa vie. Voilà pourquoi il m'a bien fallu tenter de la reconstituer.

Problème : entre l'écrivain et l'œuvre, Anne Hébert – et je suis du même avis – accorde la primauté à l'œuvre. Ce qui ne l'a pas empêchée d'être elle-même une lectrice de biographies d'écrivains, par exemple celle de sa chère Colette, qu'elle brandira un jour – ô paradoxe –, comme un bouclier, devant la caméra de Radio-Canada, au cours d'un entretien-portrait, où la poète de « Poésie solitude rompue » met en garde contre les limites du genre :

Michèle Sarde, auteur d'un livre sur Colette, dit que le texte dit tout, tout ce qu'il dit et tout ce qu'il tait. Je crois que c'est très vrai. Aucun bavardage d'écrivain dans les colonnes d'un journal ou à la radio n'est aussi vrai que la parole qu'il a méditée dans le silence et la solitude. Un écrivain authentique est toujours d'une solitude, d'une singularité, offerte et exprimée, éclatée au dehors, transformée en mots et en rythmes. (Hébert, 1986)

À un journaliste curieux, Anne Hébert a dit un jour que sa vie n'était pas intéressante. En gros ses journées suivaient l'ordre suivant : je me lève, je m'habille, je mange, j'écris, je me repose, je lis un livre, je corrige ce que j'ai écrit, je fais les courses, je vois des amis, je mange, je dors, je recommence. Mais dire cela, c'est feindre d'ignorer à quel point chacun des gestes de l'écrivain s'inscrit sur l'horizon dessiné par une vie intérieure riche, imprévisible, insaisissable. De la vie intérieure d'Anne Hébert la biographie ne pourra évidemment dévoiler les arcanes. Elle peut néanmoins tenter de reconstituer le décor et les événements de la pièce qui s'est jouée là avant d'arriver à son dénouement, toujours le même, disait Pascal, aussi drôle que la pièce ait été : un peu de terre que l'on jette, et c'en est fini.

On aura compris que l'entreprise du biographe est chose grave, ce que je ne pouvais soupçonner il y a dix ans. Le voilà en effet dans une position de surplomb d'où il sait, lui, quand commence et comment s'arrêtera l'histoire. Il peut devenir présomptueux s'il n'y prend garde, et donner un sens à tout. Décisions, tournants, rencontres, projets, ruptures : chaque moment s'éclaire maintenant, indique la même direction que le Biographe à majuscule aura su voir. Ce travers, les théoriciens du genre l'appellent l'illusion biographique. Pendant mes recherches, j'ai compris assez rapidement de quoi il s'agissait. Par exemple, en lisant telle lettre de Maurice Hébert, père de mon sujet, je pouvais me dire avec certitude que, dans trois mois ou dans dix jours, c'est selon, l'homme serait mort. Il n'y avait qu'à vérifier les dates pour s'en convaincre. Mais je devinais aussi que je passerais encore à côté de l'essentiel si je me contentais d'intégrer les deux niveaux de connaissance qu'étaient la teneur de la lettre et son

arrière-plan, à savoir la mort imminente de l'auteur de la lettre, qui lui n'en savait rien. Plus importants que les événements auxquels la lettre faisait allusion étaient l'état d'esprit de Maurice Hébert en l'écrivant, le jour et le moment choisis pour ce faire, le temps qu'il y avait consacré, la destinataire de la lettre (le plus souvent l'une de ses sœurs), et même la couleur de l'encre. Or beaucoup de ces détails qui sont la vie même manquaient, et sans doute en serait-il toujours ainsi.

Dans l'immédiat, la connaissance que j'avais de cette mort imminente et insoupçonnée me troublait, puisqu'elle me conférait un pouvoir à la fois énorme et dérisoire. Je n'oubliais pas que la mort avait été présente tout au long de mes recherches. Des témoins qui m'avaient parlé, la plupart généreusement, certains d'abondance, d'autres avec réticence, ou à peine, ou par bribes, ou progressivement, mis en confiance quand j'expliquais, sans chercher à forcer la confiance, d'où venait mon petit moteur et comment il fonctionnait; d'autres qui m'étaient devenus chers ou qui l'étaient avant d'entreprendre ce travail, voilà qu'ils mouraient eux aussi, pas tous, mais plusieurs. La mort se tenait-elle à mes côtés? Me soufflait-elle aussi sur la nuque sans que je n'en sache rien?

Alors je me ressaisissais. Je ne mourrais pas. Je ne mourrais jamais. Je serais éternelle. J'écrirais cette vie. Et c'est ainsi que, peu à peu, en mêlant présomption et méthode, j'ai engrangé des matériaux et que le récit de la vie d'Anne Hébert a pu prendre forme. Dans l'intervalle, j'avais au moins appris de quelle illusion je devais me garder. Comment allais-je m'y prendre?

La grande romancière et nouvelliste canadienne Mavis Gallant, qui l'a un peu connue – un demi-siècle de fréquentations, même avec quelques éclipses, cela finit par compter –, disait d'Anne Hébert que sa vie, sa façon d'être lui rappelaient ce meuble en bois où les couturières rangeaient autrefois leur machine à coudre et leur nécessaire de couture, avec ses rangées de tiroirs et de petits compartiments bien distincts. Ses amis, les membres de sa famille, ceux qui l'ont fréquentée, côtoyée ou croisée, tous ces gens, ajoutait-elle, en s'incluant dans le lot, n'ont eu accès qu'à une facette de sa personnalité ou de son existence, qu'à un seul tiroir. Vous verrez, me disait-elle avec un sourire qui me faisait penser à celui du chat de Cheshire.

Mais alors comment unifier cette vie sans nourrir l'illusion biographique? Et faut-il l'unifier?

Un écrivain ne vient jamais seul. Il est le produit d'un temps, d'un milieu, d'une société, d'une famille, d'une éducation. Et même quand il leur résiste et leur échappe, il montre encore ses liens. Les quatre-vingt-trois années qui constituent la vie d'Anne Hébert couvrent presque tout le 20^e siècle, dans ce Québec (appelé alors, plus généralement, le Canada français, ou, de manière plus circonscrite, la Province de Québec) où elle est née et où elle a passé plus du tiers de son existence avant de découvrir, en vrai et non plus en rêve, la France où elle aura posé ses pénates pendant quatre décennies. Les deux sociétés se sont considérablement transformées depuis. Il faudrait rendre compte de ce milieu et de ces cadres successifs.

Quand l'enfant Anne Hébert naît à Sainte-Catherine de Fossambault, en 1916, ni l'électricité ni le téléphone ne sont des réalités à la campagne. Quand, dans sa petite chambre à tourelle à Québec, elle commence à écrire sérieusement, le jeune Jean Cayrol qui sera un jour son éditeur au Seuil est arrêté pour fait de résistance et envoyé au camp de Mauthausen. Quand sort en librairie le roman *Kamouraska* qui établira sa réputation, quelques bombes nationalistes ont déjà pété à Montréal, et l'agitation politique ne fait que commencer. L'œuvre d'Anne Hébert à ses débuts – les poèmes du *Tombeau des rois*, la nouvelle « Le torrent » – a été saluée au Québec comme une libération et une prise de parole collectives venant après des années de silence, de repli sur soi et d'immobilisme politique et social. Cette lecture sociologique de l'œuvre a des causes et des limites qui seront montrées plus loin dans le livre. Mais, à plusieurs reprises, il m'a paru également instructif de renverser les termes de l'équation : non plus lire l'œuvre comme la traduction littéraire des aspirations de la société canadienne-française à un moment de son histoire, mais donner à voir certains aspects de l'époque pour comprendre d'où vient cette œuvre. C'est donc un portrait de groupe avec dame, suivant la formule d'Heinrich Böll, que le lecteur pourra lire avec cette biographie.

Cette vie, j'ai voulu la rendre avec ses zigzags, ses tâtonnements, sa part impondérable. Pour contrer l'illusion de la ligne droite où tout aurait un sens, pour ouvrir un à un les tiroirs et ne pas les refermer, pour éclairer les visages du groupe, il m'a bien fallu, tout en faisant au lecteur la politesse de respecter la chronologie, insérer çà et là quelques apartés qui mènent au but en ayant l'air de s'égarer. J'ai aussi utilisé de notes explicatives pour ajouter à la compréhension des faits ou des acteurs d'une époque qui s'éloigne déjà de la nôtre. Ces notes ont leur importance. Je voudrais qu'elles soient lues comme faisant partie du récit.

Cette vie, je me suis bien gardée de la romancer. Ce livre est une biographie. Il n'est pas un récit biographique, ni une exo-fiction, ni une biographie romancée. Il fait appel à plusieurs disciplines : histoire littéraire, histoire des idées et des mentalités, critique littéraire, enquête journalistique, littérature, sociologie. Cela sans vouloir faire une spécialiste de celle qui l'a écrit, surtout pas. Il s'adresse à tous, qui le liront, avec plaisir, je l'espère, et profit, pour des raisons différentes.

Patience. Dans un instant, le « je » du biographe qui s'étale dans l'avant-propos va disparaître, pour continuer d'agir dans le tri et l'agencement des faits, dans le regard, dans le point de vue. Cette disparition s'imposait, si l'on considère que discrétion et pudeur sont des traits marquants du tempérament d'Anne Hébert, presque un mode de vie, certainement une manière d'être.

Enfin, s'il se trouvait quelque lecteur pour vouloir obtenir dès maintenant, avant même de plonger dans ces pages, des réponses à quelques grandes questions que se pose tout biographe, par exemple Anne Hébert a-t-elle réussi sa vie? son œuvre survivra-t-elle au temps? et plus gravement encore, pourquoi tout cela qui a eu lieu a-t-il eu lieu? le biographe au « je » qui s'efface ne pourra que répondre : on ne sait rien, on ne sait rien.

Bibliographie

HÉBERT, Anne (1986), Entretien-portrait enregistré à Paris et présenté en deux parties d'une heure à l'émission *Propos et confidences*, les 6 et 13 avril. Réalisation : Jean Faucher. Montréal, Archives télé de la Société Radio-Canada, 56 minutes.